

# ÉCRIRE, ÉCRIRE, POURQUOI?



Entretien avec  
Olivier Rolin

---

# Écrire, écrire, pourquoi ? Olivier Rolin

*Entretien avec Nathalie Crom*

**Olivier Rolin et Nathalie Crom**

---

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1095  
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information  
Année d'édition : 2010  
Date de mise en ligne : 17 janvier 2014  
Collection : Paroles en réseau  
ISBN électronique : 9782842461928



<http://books.openedition.org>

## Édition imprimée

ISBN : 9782842461423  
Nombre de pages : 13

## Référence électronique

ROLIN, Olivier ; CROM, Nathalie. *Écrire, écrire, pourquoi ? Olivier Rolin : Entretien avec Nathalie Crom*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2010 (généré le 30 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1095>>. ISBN : 9782842461928. DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1095.

---

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2010  
Conditions d'utilisation :  
<http://www.openedition.org/6540>

# ÉCRIRE, ÉCRIRE, POURQUOI?



Entretien avec  
Olivier Rolin

# Écrire, écrire, pourquoi?

Cycle de rencontres organisé par la Bpi

Lundi 6 octobre 2008

Invité : Olivier Rolin

Entretien avec Nathalie Crom

**Président  
du Centre Pompidou**  
Alain Seban

**Directrice générale  
du Centre Pompidou**  
Agnès Saal

**Directeur de la Bpi**  
Patrick Bazin

**Responsable du pôle  
Action culturelle  
et Communication**  
Philippe Charrier

**Chef du service  
Animation**  
Emmanuelle Payen

**Chef du service  
Édition/Diffusion**  
Arielle Rousselle

**Colloque  
Conception  
et organisation**  
Francine Figuière

**Publication  
Chargée d'édition  
et de mise en page**  
Julie Baudrillard

*Avertissement :*

*L'adaptation de cet entretien de l'oral à l'écrit a pu entraîner des modifications de style ou de forme, ce qui explique les différences éventuelles entre cette publication et l'enregistrement réalisé lors de la rencontre.*

Écoutez les rencontres sur le site:

<http://archives-sonores.bpi.fr>

Catalogue des éditions:

<http://editionsdelabibliotheque.bpi.fr/>

Distribution numérique

par [GiantChair.com](http://GiantChair.com)

© Éditions de la Bibliothèque publique  
d'information/Centre Pompidou, 2010  
ISBN 978-2-84246-142-3  
ISSN 1765-2782

## Olivier Rolin

### Entretien avec Nathalie Crom

Responsable du service livres de Télérama

**Olivier Rolin** est né en 1947 à Boulogne-Billancourt. Il passe une partie de son enfance au Sénégal, avant de revenir en France suivre des études de lettres classiques au lycée Louis-le-Grand puis à l'École normale supérieure. De 1968 à 1973, il est un membre dirigeant de l'organisation maoïste *Gauche prolétarienne* et le chef de sa branche militaire *Nouvelle Résistance populaire*. Il évoquera cette période où « l'on croyait dur comme fer à la Révolution » dans son roman *Tigre en papier*. À la fin des années soixante-dix, il entre aux éditions du Seuil dont il a été longtemps membre du comité de lecture. Il écrit pour différents journaux (*Libération*, *Le Nouvel Observateur*, *Le Monde*), des reportages (Argentine, Colombie, Pologne, Afghanistan, Égypte...) et des critiques littéraires. Son premier roman, *Phénomène futur*, est publié en 1983. Il est l'auteur de plus d'une dizaine de livres – romans, récits de voyage – où s'enroulent histoire, géographie, femmes et révolutions par le biais des circonvolutions de la mémoire et de la longue marche de l'écriture.

### Aux Éditions du Seuil

*Phénomène futur*, 1983, Points, 1999  
*Bar des flots noirs*, 1987, Points, 2000  
*L'Invention du monde*, 1993, Points, 1995  
*Port-Soudan*, 1994, Points, 1996, prix Femina  
*Mon galurin gris : petites géographies*, 1997  
*Méroé*, 1998, Points, 2000  
*Paysages originels : Hemingway, Nabokov, Borges, Kawabata, Michaux*, 1999, Points, 2002  
*Tigre en papier*, 2002, Points, 2003, prix France Culture  
*Suite à l'hôtel Crystal*, 2004, Points, 2006  
*Un chasseur de lions*, 2008, Points, 2009  
*Bakou, derniers jours*, Seuil, 2010

### Et aussi

*En Russie*, Quai Voltaire, 1987, Points Seuil, 2007  
*La Langue*, Verdier, 2000  
*Une invitation au voyage*, BNF, 2006

**Nathalie Crom :** Olivier Rolin, vous êtes né en 1947, avez passé une partie de votre enfance en Afrique et suivi des études de philosophie et de littérature. Vous êtes venu à l'écriture relativement tard, puisque votre premier roman, *Phénomène futur*, est paru en 1983. Avant cela, de la fin des années soixante au début des années soixante-dix, vous avez eu une période d'engagement politique : vous avez milité au sein du mouvement maoïste *Gauche prolétarienne*. Je le mentionne car ce n'est pas sans lien avec votre écriture, et je fais référence à *Tigre en papier*, peut-être votre livre le plus autobiographique. Pour revenir à vos débuts littéraires, on trouve déjà dans *Phénomène futur* les thèmes (quoiqu'il soit un peu vain d'explorer la littérature en termes de thèmes) qui reviennent dans vos livres : un certain rapport à l'histoire, à la géographie réelle et rêvée, aux femmes, à la littérature et à ses grandes figures, à l'engagement, à l'aventurier, aux utopies. On y trouve aussi la mélancolie qui fait la tonalité dominante de vos œuvres et un caractère baroque sur lequel on reviendra. Après *Phénomène futur*, il y a eu *Bar des flots noirs*, puis *L'Invention du monde*, qui est un peu votre odyssée, cette légende d'un jour que vous avez souhaité écrire et envelopper en un seul livre, *Port-Soudan* qui vous a valu le prix Femina, *Méroé*, *Paysages originels*, *Tigre en papier* que je citais tout à l'heure, le pérecquien *Suite à l'hôtel Crystal*, et enfin ce *Chasseur de lions*, où vous évoquez les destins croisés du peintre Édouard Manet et d'un aventurier, son contemporain et ami, Pertuiset. À travers ce livre, qui nous fait voyager entre le xx<sup>e</sup> (voire le XXI<sup>e</sup>) et le XIX<sup>e</sup> siècle, on retrouve les motifs qui vous tiennent à cœur : la création, l'essence de l'aventure et l'engagement, l'histoire, les utopies, l'héroïsme, le rapport entre pensée et action. Ce chasseur de lions, Pertuiset, est à la fois le personnage d'un tableau de Manet que le narrateur, assimilé à vous, a vu une première fois à Sao Paulo, et le personnage d'un livre sur les explorations en Terre de Feu. Est-ce la récurrence des rencontres qui a fait naître ce livre ? Et plus généralement, par quoi, pour vous, un livre commence-t-il ? S'agit-il d'un personnage, d'un décor, d'une voix que vous avez entendue ?

4

Olivier Rolin  
Entretien avec  
Nathalie Crom

**Olivier Rolin :** En général, ça ne commence pas par un personnage. D'ailleurs, il n'y a pas tellement de personnages dans mes livres, enfin, ce n'est pas *La Comédie humaine*, et il n'y a pratiquement pas non plus de dialogues... Cela ne commence donc pas par un personnage, mais par ce que j'appelle, faute de mieux, une obsession. Se nouent vaguement dans ma tête un ensemble de questions que je me pose, mais très vaguement, des choses qui peuvent être un paysage, des émotions, des souvenirs de musique, un livre lu qui m'a donné envie de m'y remettre... Des choses très vagues, dont je sens cependant qu'elles sont très liées.

C'est peut-être un peu difficile à se représenter. Je donnerai un exemple, parce que cela, je m'en souviens un peu, bien que ce soit l'un de mes premiers livres : *Bar des flots noirs*. Autant que je me souviens, j'avais envie de mettre en scène Buenos Aires, une ville que je fréquentais beaucoup à l'époque. J'avais envie aussi, assez naïvement d'ailleurs – car j'ai toujours eu une attirance contrariée pour les langues et là, j'avais découvert l'espagnol, j'avais réussi à l'apprendre un peu sur le tas – de faire résonner l'espagnol dans un livre. Il y avait donc Buenos Aires, il y avait l'espagnol, il y avait quelques figures féminines – j'étais à l'époque, et je le suis toujours d'ailleurs,

attiré par des serveuses de bar ; cela fait partie de ma mythologie personnelle. Mais vous voyez que tout cela séparément ne constitue pas le départ d'un livre ! Il y avait surtout le fait que j'avais été là-bas comme une manière de journaliste à la fin de la dictature militaire, que j'y étais la nuit où est tombée la dictature du général ivrogne Galtieri ; il y avait le thème de la violence politique, le thème de la torture, qui m'ont toujours intéressé étant donné mon passé politique et militant, et les questions que je me posais à ce sujet. Enfin, il y avait l'idée, assez confuse, indémontrable, qui n'a peut-être aucune validité, aucune pertinence philosophique, qu'il y avait une guerre, une hostilité de tous les régimes de violence politique à la beauté. À la beauté de l'art certainement, d'ailleurs on peut en tenir le registre historique, mais aussi à l'architecture, aux corps... et même au ciel, comme je le disais alors. Il y avait donc cet ensemble de machins qui se nouaient et formaient une obsession. En général, voilà comment cela commence. Il n'y a pas tellement de généralités à en tirer...

**Nathalie Crom :** En effet, c'est difficile de projeter ce processus sur un autre livre...

**Olivier Rolin :** Je ne vais pas raconter la naissance de tous mes livres, d'ailleurs je ne me souviens pas de tous, mais je me souviens du premier, c'est certain. Celui-là, je l'ai écrit pour réfléchir, essayer de réfléchir aux années que j'avais passées dans un mouvement politique radical, à ce que je pouvais en penser, à ce que j'en regrettais et qui commençait à s'éloigner, et à ce que j'étais content d'avoir quitté. Pour réfléchir à cela, je ne me suis pas tout de suite dit, bien sûr, que j'allais écrire un roman. D'ailleurs, à l'époque, je considérais qu'écrire un roman était une activité un peu superficielle, comme faire de la broderie... Mais au bout d'un temps très long, de plusieurs années, je griffonnais des machins, des notes, des réflexions, des élucubrations... Et tout d'un coup, il m'a semblé que la seule façon de m'en tirer, c'était d'enregistrer tout cela non pas sous la forme d'un traité dogmatique, que je n'avais pas envie de faire et dont j'étais peut-être incapable, mais sous la forme d'un roman, d'une fiction.

Enfin, le cas du *Chasseur de lions* est encore différent puisque, en effet, il vient de la double rencontre, à vingt-cinq ans de distance, d'un personnage. D'abord avec dix pages d'un petit livre argentin sur les explorateurs du grand Sud, où ce type m'avait amusé, et ensuite, mais alors je l'avais presque oublié, je suis tombé sur lui en peinture sous l'apparence d'un chasseur de fauves. Et j'apprends que c'est un ami de Manet. Ça a été le déclic. Donc là, oui, c'est bien parti d'un personnage.

**Nathalie Crom :** Un personnage dont vous avez senti qu'il vous poursuivait ? Qu'est-ce qui chez lui vous a incité à commencer un livre ? Car *a priori*, il n'est pas séduisant, ce faux aventurier, ce faux chasseur de lions, un peu grotesque, un peu matamore.

**Olivier Rolin :** Non, il n'est absolument pas séduisant... Je ne sais pas très bien comment répondre à votre question. Ce qui m'étonne moi-même, c'est que tout de même, il m'intéressait assez... Quand je vous ai dit que je l'avais



presque oublié, ce n'était pas tout à fait vrai, puisque j'avais écrit cent pages d'une première version d'un livre qui a donné *Tigre en papier*, sur les années soixante, soixante-dix, sur les années politiques donc, où, de façon absurde, ce personnage intervenait. Comme une figure d'aventurier, justement. C'était complètement idiot, il n'y avait aucune raison pour qu'un aventurier farcesque du XIX<sup>e</sup> siècle intervienne dans un récit des années gauchistes. C'était tellement idiot qu'au bout de cent pages, je me suis rendu compte que la machine ne tenait pas du tout. C'est la seule fois où j'ai abandonné un livre en cours... Cent pages, c'est un travail déjà ! Il avait quand même réussi à saboter la première tentative d'un livre. Mais quand je l'ai revu, quand je suis tombé sur son tableau, je me suis dit : le rencontrer deux fois, comme ça, ça fait beaucoup. Et puis, c'était évidemment lui et Manet ; il y avait la bizarrerie de ces deux personnages si dissemblables, totalement dissemblables, physiquement, intellectuellement... D'autre part, il y avait aussi les vingt-cinq ans entre nos deux rencontres. J'ai immédiatement eu envie de retourner sur les lieux où je l'avais rencontré pour la première fois, c'est-à-dire en Patagonie et en Terre de Feu. Et retourner sur ces lieux-là, c'était aussi retourner sur mes propres traces, je ne m'en cache pas.

Lecture par Olivier Rolin d'un extrait du *Chasseur de lions*

Les dames Morisot, Berthe et sa mère, habitent rue Franklin, sur la colline de Chaillot, une maison dont le jardin domine la Seine et, de l'autre côté du pont d'Iéna, le Champ-de-Mars, qui n'est alors qu'une immense prairie...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 17 min 20 s).

6

Olivier Rolin  
Entretien avec  
Nathalie Crom

**Nathalie Crom :** Très discrètement, au fil du roman, vous essayez des petites phrases sur la littérature, sur ce que peut et ne peut pas le roman. On voit bien par cette phrase : « La peinture dit ce qui s'en va, les livres aussi » que Manet vous donne l'occasion d'une réflexion sur votre propre art. Je voudrais revenir sur : « Le roman ne sait pas, ne peut pas tout ». Dans une conférence où vous expliquiez pourquoi vous êtes allé vers la littérature, vous avez dit : « J'avais cru, ou peut-être désiré, être philosophe (...) Le roman, je ne l'avais élu que parce qu'il me semblait susceptible d'accueillir la pensée hésitante qui était alors la mienne. Et c'est vrai, le roman est l'ami des pensées hésitantes. » C'est une autre façon de dire que le roman est le territoire de l'ambiguïté, que le roman n'est pas terroriste... Pourriez-vous développer ?

**Olivier Rolin :** Je suis venu au roman après un engagement politique radical. Cela a été ma manière à moi de sortir de ce qui m'apparaissait comme un emprisonnement de la pensée : la politique. Mais ne pensez pas que je méprise la politique. Il s'agissait alors de sortir de la certitude, du manichéisme qui caractérise toute pensée politique. Cette binarité me semblait effrayante. Je pense tout à coup à une phrase de Flaubert (dans une lettre à Louise Colet peut-être) qui dit que l'une des pires maladies de l'humanité est « la rage de vouloir conclure » et que les grandes œuvres ne concluent jamais. Or, la pensée politique conclut toujours, n'est faite que de problèmes et de

prétendues solutions. Je ne me sentais pas l'envie, et je n'en étais peut-être pas capable, de commencer à écrire ce vers quoi ma formation plus ou moins philosophique m'inclinait, c'est-à-dire des traités... Je n'avais pas envie de retomber dans la démonstration ou la proposition d'une pseudo-vérité. À l'époque, j'étais encore très ignorant de Flaubert, complètement ignorant de ce qu'écrit Milan Kundera dans *l'Art du Roman*, ignorant de toutes les réflexions sur le roman comme art de l'ambiguïté, sur le fait que les grands personnages de roman ne sont ni blancs ni noirs, que Don Quichotte, comme le dit Dostoïevski, est le plus grand personnage de la littérature parce qu'il est à la fois ridicule et magnifique... Enfin, toutes ces réflexions-là, je ne les connaissais pas. Mais je pressentais quelque chose qui ressemblait à cela. Barthes dit que le roman n'est pas arrogant, n'est pas terroriste, n'impose rien... Et j'ai éprouvé ces choses-là en me remettant à lire et en me demandant comment j'allais parler de mon expérience révolutionnaire.

Il y a un passage grandiose dans *Vie et Destin* de Vassili Grossman, que je citais, je crois, lors de la conférence que vous évoquiez. Cela se passe au cours de la Seconde Guerre mondiale, l'un des multiples protagonistes est un colonel de l'Armée rouge, intellectuel par ailleurs. Il voit des chars sortir d'un bois, et en tourelle, sortant à moitié du char, il y a les tankistes. Il se dit (et pourtant une colonne de chars n'est pas ce qui inspire le mieux le sentiment de diversité ou de pluralité) : certes, ils ont tous en tête l'amour de la patrie, la haine du nazisme... mais au fond, chacun est totalement différent. Et il évoque le premier, qui pense au sandwich qu'il est en train de manger, bon, pas bon je ne me souviens plus ; le deuxième voit un oiseau dans un arbre et se demande si c'est une huppe ; le troisième pense aux seins d'une fille ; le quatrième pense au troisième qu'il déteste et dont il aimerait bien qu'il meure le soir au combat ; le cinquième pense qu'après la guerre, il aimerait bien devenir patron d'une petite cantine, etc. Il y a toute une grande page comme ça, sur la prodigieuse diversité des pensées et des émotions. Et finalement, le roman, même un grand roman sur la guerre, *Vie et Destin*, qui parle de choses si considérables et de circonstances si dramatiques, de l'extermination des Juifs... eh bien, c'est sa loi, sa morale que de faire paraître cette prodigieuse diversité, même dans une colonne de chars.

7

Olivier Rolin  
Entretien avec  
Nathalie Crom

**Nathalie Crom :** Dans *Un Chasseur de lions*, au fil du récit, au-delà des trois personnages principaux, au-delà même des personnages secondaires essentiels comme les sœurs Morisot, on croise de nombreux personnages, leur biographie est esquissée, et l'on sent alors que le récit est prêt à prendre une direction nouvelle. C'est un peu les *Mille et une Nuits*, par moments. On ne se perd jamais dans le récit, mais on voit bien que chaque personnage entr'aperçu est comme la tentation de commencer un nouveau roman, ou en tout cas de faire une digression.

**Olivier Rolin :** Oui, tout à fait, vous avez raison et je suis content que vous parliez des *Mille et une Nuits*. Vous avez parlé, en présentation, d'esthétique baroque, et je crois qu'en effet – c'est toujours un peu ennuyeux et délicat de définir soi-même son art, sa façon de faire – que si un mot m'agréait, ce serait bien celui de baroque. Je n'aime pas la ligne droite. Je n'aime tellement pas la ligne droite que je vais faire une digression. J'étais hier à Anvers (peu

importe d'ailleurs) et une universitaire flamande, cependant francophone, qui naturellement, comme tous les universitaires à l'étranger qui ont encore la faiblesse de s'intéresser aux Français, s'intéresse surtout à la littérature d'Haïti, à la littérature postcoloniale, etc., bref, cette universitaire me disait une chose qui m'intéressait et que j'ignorais : qu'il existe en Haïti une École littéraire nommé le spiralisme<sup>1</sup>. Je me sens tout à fait prêt à adhérer au spiralisme ! En tout cas, ma figure est la spirale, plus que la ligne droite. J'aime bien les petits côtés *Mille et une Nuits*. J'ai pratiqué cela excessivement ou plutôt, je n'ai fait que cela, dans *L'Invention du monde*. Dans ce récit (*Un Chasseur de lions*) où je suis l'entrecroisement des vies de deux personnages, je voulais des tas de petits récits secondaires, des breloques. Je voulais d'autres petites vies encloses, non des cheveux sur la soupe, mais des ornements qui donnent un peu de scintillement à l'histoire générale. Je ne suis pas calé en littérature arabe ou persane, mais cet art de l'histoire dans l'histoire à la Shéhérazade m'a toujours plu.

**Nathalie Crom :** Et dans les réflexions sur le roman, que l'on peut lire au fil de la narration, il y a aussi toujours quelque chose à propos du roman, disons la littérature, et l'oubli ou l'absence d'oubli. Je sais que vous ne voulez pas assigner de fonction à la littérature, que la littérature n'a aucun devoir. Mais cette lutte contre l'oubli, cette façon de faire en sorte que les choses ne soient pas englouties quand les vivants disparaissent, c'est quand même aussi une des missions, enfin on ne va pas missionner la littérature, mais...

**Olivier Rolin :** Ça sert à ça.

**Nathalie Crom :** Voilà, il se trouve que ça sert à ça.

**Olivier Rolin :** Parfaitement. Bien sûr qu'il n'y a pas de mission, du moins je ne crois pas. La seule exigence, c'est que la langue soit belle. Au demeurant, la littérature sert tout de même à des tas de choses, et je pense que ce qui fait que le passé n'est pas complètement le passé, que le passé n'est pas complètement mort, qu'il peut être non seulement connu, mais, à un certain point, ressenti, revécu, a longtemps été le fait de la seule littérature (et depuis le xx<sup>e</sup> siècle, le cinéma aussi). Ce qui vous dira ce que c'était qu'être un jeune gandin de la Révolution de 48 ou d'être au contraire un jeune militant farouche, c'est *L'Éducation sentimentale*. Ce qui fait que l'expérience humaine ne se dépose pas simplement en constat, en bilan ou en prétendue loi, mais peut être agrégée à notre propre existence, que je peux être Madame Bovary si le cœur m'en dit et si je me donne la peine de lire ce livre, que je peux être un colonel de l'Armée rouge ou le premier ou deuxième ou troisième tankiste, bref, ce qui fait que ma vie est infiniment plus grande que ma vie et que le passé n'est pas une chose figée, pour moi et pour tous ceux qui lisent, c'est la littérature. C'est un grand service qu'elle nous rend.

J'ai l'impression qu'il y a des écrivains qui ont honte et des critiques qui considèrent qu'il n'est pas bien de parler du passé. Je voudrais affirmer ici que les écrivains ne sont pas forcément passéistes, mais que le passé, leur propre passé, ce qui est arrivé, ce qu'ils ont vu, connu, les modes de vie, les gens qu'ils ont croisé, que tout ce qui devrait mourir avec eux (comme le dit Borges dans le récit qui s'appelle *El Testigo*, « Le Témoin »), que tout ce qui

mourra avec moi, justement ne mourra pas avec moi... La grand-mère de Proust n'est pas morte avec Proust, etc. Nous sommes tournés vers le passé sans être passéistes. Nous sommes anachroniques sans être des fossiles.

**Nathalie Crom :** Dans votre roman, on croise le capitaine Rossel, seul officier de l'armée à rejoindre la Commune de Paris, qui a cherché à organiser l'armée de la Commune et a été exécuté par les Versaillais. À travers cette figure, mais aussi à travers Manet ou, d'une certaine façon, Pertuiset, ce roman est aussi une réflexion sur l'héroïsme. Est-il encore possible ? Est-ce une valeur positive ? La figure du héros : elle est un peu dans tous vos livres et vous l'interrogez souvent avec mélancolie, parfois avec ironie. Le héros, l'aventurier, est-ce un personnage dans lequel vous aimez vous incarner ou incarner vos personnages ?

**Olivier Rolin :** Pas m'incarner ! Je ne suis pas si imprudent que cela ! Je n'ai employé frontalement ce mot que dans *Tigre en papier*, pour nous décrire, moi et mes amis de l'époque, comme aspirant à l'héroïsme, mais comme tout à fait autre chose que des héros. Je ne me suis jamais incarné dans cette défroque, trop grande sans doute. Mais contrairement à certains esprits du temps, l'héroïsme est une aspiration, une mythologie – parce que ça commence par être une mythologie – qui m'a toujours accompagné. Dans la mythologie, les héros sont des hommes qui cherchent à égaler les dieux. Après tout, égaler les dieux, c'est pas mal, c'est une ambition. Alors oui, j'ai lu *L'Illiade*. Achille ! Je n'ai jamais rêvé d'être Myrmidon, mais enfin, c'est un grand personnage ! Il est quand même mieux que le bouffon, que Thersite ! Et Hector ! Le vaincu, mieux encore, plus digne, plus beau ! J'ai commencé à lire avec Jules Verne, certes, comme tout le monde, mais à lire de la littérature avec Malraux. C'est un des nombreux petits chemins qui m'ont amené à la volonté de faire la révolution. *La Condition humaine* ! Il est de bon ton de se moquer de Malraux parce qu'il a été ministre (pas le pire), parce qu'on n'a plus envie de pratiquer ce genre de littérature, et moi non plus d'ailleurs. Néanmoins, quelque chose qui me tire toujours des larmes, et je n'ai pas peur de le dire, c'est la mort de Garine dans *La Condition humaine*. Ils vont être jetés dans les chaudières de locomotive et alors qu'il a une capsule de cyanure sur lui, il la donne à un type qui a peur à côté... Ensuite, via cela, j'ai eu pour héros des révolutionnaires. Cela a été Rosa Luxembourg, le Che... Je me suis trompé sur Mao, certes. Malgré cela, l'ambition d'être au sommet de ce que peut faire un être humain, sans penser la réaliser le moins du monde, c'est une aventure qui ne me fait pas rire du tout. La sainteté aussi m'impressionne. Les petits personnages d'avare, d'usurier, de traître... c'est très intéressant. Mais les héros, avec ce qu'ils ont d'ambiguïté – car un héros tout d'une pièce c'est bon pour la littérature soviétique –, un héros qui a peur, qui est mesquin, c'est fascinant.

**Nathalie Crom :** Manet incarne bien cela, puisqu'il est à la fois, d'un point de vue esthétique, un révolutionnaire et, dans sa vie, un bourgeois assez conformiste.

**Olivier Rolin :** Oui, il y a aussi les héros de l'art. Mais les héros de l'art, qui vont au bout de ce qu'ils peuvent imaginer, qui se consomment entiè-

rement dans une œuvre, picturale ou écrite, ne sont pas toujours tout d'une pièce des suicidés de la société. Il y a d'autres figures d'écrivains que celle d'Artaud ou de peintres que Van Gogh. Ce n'est pas pour dire qu'on a bien raison d'être un bourgeois conformiste et un grand peintre à la fois, mais enfin, c'est plus ambigu. Il a été très courageux dans son art, il n'a pas transigé avec le goût académique, avec ceux qu'Huysmans appelait les peintres de bâches, et d'enseignes, et de stores, genre Cabanel, Meissonier... Il a supporté la férocité de la critique. Il a été insulté toute sa vie et a confessé après avoir été brisé par ces critiques. Il était courageux dans son art et, en effet, conformiste dans sa vie conjugale et sociale. Mais Manet se bat alors que l'aventurier, lui, ne se bat pas. C'est aussi pour cela que ce couple m'intéresse.

**Nathalie Crom :** Et malgré sa balourdise, cet aventurier grotesque est tout de même capable de reconnaître en Manet un artiste important.

**Olivier Rolin :** S'agissant de juger Manet, il est plus intelligent que Théophile Gautier.

**Nathalie Crom :** Vous prêtez à Manet cette pensée, à la fin sa vie, qu'il est plus difficile pour l'artiste d'être léger quand il a une œuvre derrière soi, que quelque chose pèse. Sans vous assimiler à Manet, est-ce quelque chose que vous sentez vous aussi ? Est-ce que vous portez aussi cette bibliographie, cette œuvre derrière vous ?

**Olivier Rolin :** En fait, non. Ce qui est lourd, c'est d'être tombé dans certains travers quelquefois... Mais je ne regrette d'avoir écrit aucun livre.

**Nathalie Crom :** Quels travers, si ce n'est pas indiscret ?

**Olivier Rolin :** Dans mes premières années (mais comme vous l'avez fait remarquer, je n'étais déjà plus un gamin), j'avais un goût excessif pour l'exubérance lexicale. Je tenais des listes de mots rares. Je m'en suis d'ailleurs moqué dans un article où je constatais que j'avais parlé de « l'éclat smaragdine » d'un verre de menthe à l'eau. « Smaragdine », c'est l'adjectif formé sur « émeraude »... Bon. C'était vraiment déplacé, qui plus est pléonastique. J'avais ce goût, voilà. Et quant à mes premiers livres... disons que l'humour n'était pas ce qui les caractérisait le mieux.

Au demeurant, il me semble que cette pensée qu'on peut être alourdi par son œuvre, que je mets dans la tête de Manet, est vraie. Baudelaire, dans *Le peintre de la vie moderne*, dit que le peintre doit être un enfant. Or, quand on a fait soixante tableaux, ou même quand on a écrit dix livres, on n'est plus un enfant. On ne commet plus les mêmes erreurs, certes, mais peut-être que c'était bien, ces erreurs. Peut-être que, maintenant, j'ai perdu la luxuriance des mots et j'écris plus serré. Je n'en sais rien. Je crains de perdre un peu de l'innocence. En tout cas, je pense que pour un peintre, c'est un danger. Mais si, moi, je le ressens ? Pour vous dire la vérité, non. J'ai nommé quelques défauts de mes livres d'avant (pas de maintenant, ceux-là sont bien sûr sans défaut...), mais s'il y en a un dont je ne pense pas être coupable,

c'est de me répéter, de faire deux, trois livres qui se ressemblent. Au point qu'on peut me reprocher de me disperser, de n'avoir aucun génie à moi. Je ne me sens jamais paralysé par le livre qui précède. En l'occurrence, celui qui précède est un livre plutôt pérecquien, une sorte de jeu littéraire, et il n'a aucun rapport avec le *Chasseur de lions*.

**Nathalie Crom :** *Suite à l'hôtel Crystal*, qui était une description de chambres...

**Olivier Rolin :** Robbe-grilletienne, ou pérecquienne si l'on veut... Il faut se les farcir parfois, ces descriptions, mais cela débouche quand même sur une aventure assez rocambolesque. Ce sont de courts récits qui mélangent le côté procès-verbal, huissier, avec une fantaisie « débridée », comme on dit.

**Nathalie Crom :** Vous évoquiez Malraux. Y a-t-il des livres qui, si ne vous les aviez pas lus, feraient que vous ne seriez sans doute pas l'écrivain que vous êtes aujourd'hui ?

**Olivier Rolin :** Bien sûr !

**Nathalie Crom :** Pouvez-vous nous faire une petite liste non exhaustive ?

**Olivier Rolin :** Il y en a plein, mais je vais en citer de si grands que je vais avoir l'air d'un nain... On va dire : « Proust ? Ah ben bravo ! » Je ne crois pas que rien en transparaisse dans mes bouquins, ou très peu...

Le premier livre que j'ai lu, après sept années de non-lecture pendant ma période militante, c'est *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Cela a vraiment compté pour moi.

Ensuite, j'ai lu la *Recherche du temps perdu*, et je me souviens simplement que j'étais empêtré dans des considérations politiques, à culpabiliser de ne plus vouloir militer, de ne plus vouloir le bien général par des moyens expéditifs... L'avenir de l'humanité me préoccupait toujours, et en lisant la *Recherche*, je me suis senti plus intelligent et je me suis dit : mais enfin, cela sert quand même le bien de l'humanité de faire de la littérature, puisque cela rend les gens plus intelligents, plus capables de se déterminer dans la vie, dans la vie sociale, même dans la lutte...

Vraiment, il y en a une quantité : Faulkner, Joyce et *Ulysse*... Plein, mais curieusement ce sont plus des écrivains du xx<sup>e</sup> siècle. Flaubert compte, mais contrairement à certains de mes amis, je n'en fais pas mon Dieu.

**Nathalie Crom :** Et Chateaubriand ?

**Olivier Rolin :** Oui, quand même. Ce n'est pas mon Dieu non plus, mais il compte. Ce sont presque des souvenirs d'enfant. Je voulais ajouter : mes goûts ne sont pas d'une extraordinaire originalité, mais je lis et relis pas mal de poésie. Verlaine récemment, Baudelaire, et Apollinaire, Mallarmé... Cendrars... Si mon premier livre s'appelle *Phénomène futur*, ce n'est pas pour rien. C'est le titre d'un poème en prose de Mallarmé.



Lecture par Olivier Rolin d'un extrait du *Chasseur de lions* :

Un peu avant sept heures, les trois voitures cellulaires arrivent à Satory. Rossel descend de l'une d'elles, avec le pasteur Passa et maître Joly, son avocat. (...) Si quelque chose de la cérémonie de la mort passe dans la cérémonie de la peinture (saute quelques pages)...

Manet n'a pas cru à la Commune, il n'a pas soutenu Versailles non plus. Il se sent pourtant mystérieusement lié au destin tragique du fusillé de Satory...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 41 min 54 s).

Lecture par Olivier Rolin d'un extrait du *Chasseur de lions* :

La corvette *Abtao*, de la marine chilienne, lève l'ancre à l'aube. Il n'est que trois heures du matin, les nuits sont courtes à cette saison et cette latitude...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 1 h 06 min 06 s).

J'ai rajouté le passage sur la boîte de sardines tout à fait à la fin. Cela singe la logique imperturbable, le déterminisme social d'un roman à la Dickens : le type a volé la boîte de sardines à la cambuse du bateau, va recevoir pour ça une punition, en conçoit de l'amertume, devient asocial, et de fil en aiguille, il termine sous le gibet à Glasgow... C'est une parodie de roman, mais je dois dire que cela m'a amusé de la faire, si bien qu'aujourd'hui, j'ai envie de raconter l'histoire d'une boîte de sardines...

**Nathalie Crom** : Ce sera donc le prochain roman d'Olivier Rolin !

12

Olivier Rolin  
Entretien avec  
Nathalie Crom

**Public** : Je voulais savoir si vous ne vous inspiriez pas en partie de l'écriture d'un scénario. Est-ce que vous n'empruntez pas un peu le style plat, que vous enrichissez bien sûr, d'un scénario sans film ?

**Olivier Rolin** : Ce serait miraculeux ! Car l'un des domaines où mes connaissances sont le plus extraordinairement lacunaires, c'est le cinéma, et, peut-être pour des raisons liées, on m'a très rarement proposé d'écrire des scénarios. À vrai dire, je n'en ai jamais écrit : deux fois, j'ai fait un genre de synopsis ; ils ont sans doute été jugés mauvais et il n'y a jamais eu de film. C'est dommage, parce que l'un d'eux portait sur *La Peste*, le roman de Camus, et si cela avait été tourné, ça l'aurait été

par Konchalovsky, cela n'aurait pas manqué d'être un très grand succès, et je serais très riche maintenant... Mais cela n'a pas eu lieu. Je ne sais pas comment on écrit un scénario, aucun de mes livres n'a jamais été porté au cinéma... Une ressemblance avec un scénario, ce serait vraiment un miracle...

En revanche, ce qui est vrai, c'est que j'avais conçu *Un Chasseur de lions* comme une galerie de tableaux. Je me disais qu'il n'y aurait pas de chapitres à proprement parler, avec de l'historicité, de la temporalité à l'intérieur. Mais j'avais conçu le livre comme soixante, quatre-vingts scènes, chacune étant un moment. Je n'ai pas tout à fait suivi cette règle que j'avais imaginée, mais je voulais des unités brèves au style véloce, même si j'y ai

pris du temps... C'est peut-être ce qui vous fait penser à un scénario.

**Public :** On a défini votre activité comme un travail et vos romans comme de la création. Vous avez été militant révolutionnaire, donc je pense que vous avez une idée de la croyance, de la création, du travail... Le marxisme, le matérialisme nie l'existence des dieux. Je voudrais savoir ce que vous pensez de cette définition de votre activité comme travail. Moi, j'ai longtemps été travailleur chez Renault, en 3-8, et c'était pas du tout les mêmes activités que d'écrire des romans. Aujourd'hui, j'écris des autobiographies, ma vie quoi, je ne suis pas romancier. Et vous dites que vous vous êtes détaché de la politique, de la révolution, mais cela dit, pour réussir dans la littérature, il faut avoir quand même un positionnement politique, parce qu'on adopte les critères de l'édition, qui impliquent l'exploitation de ceux qui travaillent à l'usine pour imprimer, le gâchis de papier, peut-être pas pour vous mais pour de nombreuses personnes qui ravagent les forêts, plus la pollution de l'atmosphère avec les bagnoles de luxe qu'utilisent les écrivains...

**Olivier Rolin :** Vos questions sont nombreuses et pertinentes, je vais essayer d'y répondre dans l'ordre... Je suis resté un matérialiste conséquent : en ce qui concerne l'existence des dieux, je n'y crois pas. Deuxièmement, si je me souviens bien du temps où j'étais marxiste, le matérialisme dialectique caractérisait l'activité intellectuelle comme du travail, du travail théorique, de la praxis théorique. Troisièmement, oui, le papier... Mais vous êtes vêtu vous-même de vêtements peut-être fabriqués par des Chinois, payés bien

en dessous du Smic. Alors qu'est-ce que vous voulez... baladez-vous à poil.

**Public :** Je fabrique moi-même mes vêtements.

**Olivier Rolin :** Soit. Dans ce cas, il est vrai, je n'ai rien à dire.

1. Mouvement littéraire haïtien fondé dans les années soixante, notamment par Frankétienne ; voir : [www.potomitan.info/kauss/spiralisme.php](http://www.potomitan.info/kauss/spiralisme.php). ↑